

XYZ. La revue de la nouvelle



Anniversaires

Juan Abreu

Suite Miami
Numéro 70, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abreu, J. (2002). Anniversaires. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (70), 7–10.

Anniversaires

I

Il se tient sur une frange de terre où de vieux pins croissent ici et là. Les troncs d'arbres décortiqués agitent au vent leurs peaux transparentes, de serpents. À la droite de l'homme, la mer revêt un ton gris compact mais pâle, au delà du muret de ciment craquelé. Sur la mer, au loin, glissent des voiles aux couleurs éclatantes. À la gauche de l'homme se dresse un bois, tel un mur. Impénétrable, solide, en contraste avec la mince frange de terre, les pins droits, lacérés, aux branches garrottées, et la surface plombée de l'océan. Entre les pins et le bois s'étend un terrain rocailleux jonché de touffes d'herbe et couvert de sable. Herbe comme cheveux parsemés sur le crâne taché du monde. Il s'appelle Gabriel.

L'homme marche jusqu'au kiosque en bois foncé où pend la *piñata*, il tire légèrement sur les câbles que les enfants s'amuseront tantôt à grimper. Il s'assure qu'ils sont à la bonne hauteur. Il transporte ensuite la caisse de carton bourrée de papiers multicolores et de friandises. Il en évalue le poids. Contient suffisamment de caramels. Les gosses seront contents, mais vont encore tarder. Il est très tôt, tellement tôt que l'humidité du matin glisse comme une crème blanche sur l'étendue du parc. La rosée perle sur les feuilles. Une douce brise rebondit paresseusement entre les buissons. Blessée. Traquée par une grosse bête.

Sa femme, ses enfants, les invités sont en retard. Comme à chaque année, il s'est chargé de tout préparer. Pendre la *piñata*, attacher les ballons, apporter les récipients de plastique remplis de glaçons, le charbon pour cuire les hamburgers, les hot-dogs.

Près de ses pieds se trouve un mille-pattes. L'animal chemine sur le ciment humide avec une hâte ronde et ridicule, dérangeant l'homme qui, étendant la jambe d'un geste presque accidentel, l'écrase. Lorsqu'il retire son pied, le mille-pattes n'est plus qu'une tache verte au duvet doré.

Il regarde par-delà le parc, là où devrait apparaître sa femme ou quiconque souhaitant venir jusqu'ici, au parc, avec ses kiosques alignés, serrés entre le bois et la mer. Rien ne bouge. La solitude est si présente qu'il la voit s'avancer dans la brume blanche, les seins gonflés, déversant son lait sur les cailloux du sentier. Il tourne les yeux vers le bois et observe comment les pins se dandinent avec insolence.

Il avance vers eux.

Par-dessus la cime des arbres, il voit les inutiles, luxueuses et scintillantes tours des édifices de Brickell Avenue.

II

L'humidité poisseuse pénètre. Une guêpe aux ailes fibreuses vole près de sa tête en produisant un bourdonnement aigu. Le dard dressé comme une lance, elle se jette sur un mâle pour planter l'arme en lui avec une rapidité folle. Les feuilles qui tapissent le sol bougent comme si elles étaient en vie. Insectes. Une myriade d'insectes glissent sous le manteau brun et humide des sphaignes qui pourrissent. Certains, délicats comme des anges, sont si translucides qu'on peut voir à travers leurs membranes leur cœur battant, leurs intestins enroulés, leur estomac en action; d'autres, durs comme pierres, morceaux d'acier laminés, cuirassés comme des machines de guerre qui déchirent de leurs pinces hydrauliques les plus faibles ou les plus lents. Certains mangent des feuilles, d'autres creusent le sol, construisant des tunnels dans lesquels ils se perdent. Près d'un arbre, un serpent attrape un écureuil qu'il s'empresse d'avalier. Le bois semble onduler, emprunte l'aspect d'une grande peau.

Un essaim de papillons noirs ventile l'air, tachant le ciel. De petites couleuvres, comme des doigts vibratiles, s'élancent des

branches pour les attraper au vol. Des oiseaux de diverses espèces disputent les papillons et les insectes volants aux couleuvres. Des légions de vers se déplacent sous les feuilles mortes, forant le sable mou. Un moustique noir fornique avec sa femelle pendant que celle-ci le dévore.

L'homme s'est arrêté. Il se trouve à l'orée d'une clairière dans laquelle la lumière du soleil se glisse comme par une lucarne. Impossible de voir l'homme, protégé par les broussailles.

Sous la lumière saturée de gouttes minuscules, sur l'herbe frisée comme cheveux d'enfant, il y a deux garçons. L'un est accroupi, les culottes baissées, les fesses tendues et rougies, au duvet long et humecté de sueur. L'autre, debout, le pénètre d'une furie ramassée qui trouve son écho dans l'agitation du bois, le va-et-vient des animaux et l'ondulation des plantes. Le phallus, entrant et sortant de l'anus de l'adolescent agenouillé, produit un clapotis. Un frisson parcourt l'épine dorsale de l'homme. Le garçon accroupi a le visage collé contre terre, les yeux grands ouverts et, de sa bouche aux dents serrées, jaillit un liquide blanchâtre et visqueux. Le type, debout, lève la tête vers la cime des arbres, et de son expression émane une concentration inouïe, religieuse.

Le mouvement s'accélère pendant que l'homme demeure immobile au bord de la clairière. Suant, il sent que tout s'anime autour. Une danse ruisselante s'installe. La terre prend une teinte rosée qu'il se rappelle avoir vue entre les lèvres du sexe de sa femme. Quand il approche le visage de cet orifice entrouvert. Les insectes crient pendant qu'ils forniquent, mastiquent, chassent, avalent ; oiseaux, animaux, végétaux se tordent, hale-tants. Le membre violacé du garçon, couvert d'une bave graisseuse, atteint une cadence et une profondeur maximales pendant que le paysage commence à se transformer. L'homme observe. Un chat sauvage court, un gros rongeur entre les crocs. La tête du rongeur craque et les yeux sortent de leurs orbites sous la pression des mâchoires. Un reptile attrape un oiseau au plumage éclatant et commence à lui enduire les ailes de salive. Un grand silence qui forme un corps recouvre l'activité fébrile du bosquet.

C'est alors que son phallus en érection fait éclater son pantalon et, formant un arc de cercle, guidé par une main invisible, plonge dans son propre anus rouge et fumant.

Suprême délice.

L'homme se débat maintenant dans sa semence et dans le fluide gluant que, dans son excitation, la terre exhale en même temps qu'il projette des grumeaux dans toutes les directions. Une sorte d'hymne résonne, indicible. Son corps forme, fiévreux, un cercle. Il ne quitte pas des yeux le couple, pendant que les lèvres du vagin du monde s'ouvrent tremblantes pour recevoir la violente poussée de l'incommensurable phallus de Dieu.